

MAMIE LOULOU

[www.editionsphebus.fr](http://www.editionsphebus.fr)

Pour la traduction française :  
© Phébus/Libella, Paris, 2023

ISBN : 978-2-7529-1305-0

AURÉLIA CLÉMENT

# MAMIE LOULOU

ROMAN

PHÉBUS



*À Aurore*



*Si je pouvais donner un corps à ce qu'il y a en  
moi de plus intime,  
si je pouvais en décharger mon sein,  
si je pouvais prêter une voix à mes pensées et  
enfermer en un seul mot,  
mon âme, mon cœur, mon esprit, mes passions,  
mes sentiments,  
dans leur force ou leur faiblesse ;  
tout ce que j'aurais voulu trouver, tout ce que  
je cherche,  
tout ce que je souffre, ce que je sais, ce que  
j'éprouve sans mourir ;  
et quand ce mot serait la foudre, je le dirais ;  
mais faute de ce seul mot, je vis et je meurs  
sans avoir été compris,  
avec une pensée qui ne peut trouver de voix,  
la renfermant en moi comme l'épée dans le  
fourreau.*

Lord Byron, *Le Pèlerinage de Childe Harold*



# I

*Le vrai tombeau des morts, c'est le cœur des vivants.*

Jean Cocteau



SI JE POUVAIS ENCORE TE PARLER, j'évoquerais notre rencontre, la première parole que tu m'accordas, sans le savoir, comme un cadeau. Je devais avoir sept ou huit ans et j'avais attendu tout le jour, dans la moiteur de la salle de classe, le moment venu de la sonnerie de 5 heures qui me ramènerait vers toi. Plus que quelques mètres à parcourir et je te verrais enfin. Je m'étais préparée, bien sûr, à ce moment que j'espérais depuis longtemps déjà. Je serrai contre moi le magazine de mots croisés que j'avais chapardé au kiosque en même temps qu'un paquet de cartes à jouer Dragon Ball Z pour mon frère. Ce magazine que je comptais t'offrir, c'était mon présent, ma façon de te dire *Bonjour, je suis là, regarde-moi.*

En entrant dans la maison, j'avais une telle appréhension tu sais, j'étais suspendue sur le pas de la porte. Je voulais croire qu'en me cachant les yeux comme les enfants tu ne me verrais pas et que je pourrais

t'espionner ainsi dissimulée derrière mes petits doigts. Tu étais assise à la place exacte où j'imaginai que tu serais, dans cette posture caractéristique des lecteurs avides : repliée dans ton coin, la tête légèrement inclinée vers l'avant, un châle tombant sur les épaules, attendant je ne sais quoi, peut-être que quelqu'un vienne enfin te chercher. Dans la salle de jeux au rez-de-chaussée de la maison, tu reposais lourdement ton dos sur le rocking-chair en rotin avec une indolence naturelle. On aurait dit que tu dormais, tant tu semblais paisible, inhabitée, comme débarrassée de toi-même.

Je t'ai observée quelques instants : le flou de tes cheveux relevés en chignon, comme sur les photos, quelques mèches frisées ramassées sur le bas de ta nuque, ta robe à fleurs d'un autre âge et tes gros souliers qui, va savoir pourquoi, dans mon souvenir, contrastaient avec ton pantalon au motif pied-de-poule. À tes pieds se trouvait une pile de livres – peut-être six ou sept – dont la plupart paraissaient vieux et ennuyeux à mourir. Je me suis approchée de toi et t'ai tendu les mots croisés en te posant cette question : « Ça va, mamie ? » Tu as décroché le regard du volume que tu maintenais ouvert sur tes genoux et tu m'as souri timidement. « Bonne petite », m'as-tu répondu, et après ça, c'était fini... Tu as pris le magazine en pinçant les lèvres, tu m'as considérée avec tes petits yeux noisette comme si c'était la dernière fois et, la tête légèrement de biais, tu t'es recroquevillée sur ton livre, close sur

toi-même tel un animal protégeant son butin. Il me semble qu'après cet épisode tu ne m'as plus jamais parlé. Pourtant, on m'a dit que tu étais venue nous voir à plusieurs reprises durant les dernières années de ta vie ; mais ce souvenir de toi, si précis dans ma mémoire, est l'un des seuls qui surgit à l'évocation de ton nom.

TA MANIÈRE D'OCCUPER L'ESPACE en silence me paraissait plus effroyable que la logorrhée qui s'était emparée de mon père depuis toujours. Trois jours qu'il errait dans la nature sans nouvelles ; je m'attendais à ce qu'il fasse irruption à grand fracas : « Incroyable ! Vous ne devinerez jamais ce qu'il m'est arrivé ! » Il était certain qu'on ne tarderait pas à le savoir, et en effet, c'était parti pour une heure et demie de monologue ininterrompu... Toi, tu faisais une telle économie de paroles que je me demandais bien où tu pouvais les ranger, tous ces mots que tu lisais à longueur de journée. Tu commençais très tôt le matin, enfoncée dans le rocking-chair et tu ne reposais ta lecture que tard dans la nuit. Tu entassais les livres tout autour de toi, formant petit à petit les premiers contreforts d'un massif sans précédent. En un mois, la salle de jeux s'était transformée en une véritable décharge de papier dont il était impossible de mesurer le bout. Tu avais fini par disparaître presque entièrement,

ensevelie comme la Femme des sables de Kôbô Abé, oubliée du monde, *enivrée* vivante.

Le soir, tu nous rejoignais au salon pour le journal de 20 heures ; la voix distincte de Patrick Poivre d'Arvor donnait le signal du rassemblement familial. Mon père, qui ne manquait jamais ce rendez-vous télévisuel lorsqu'il était à la maison, ne se lassait pas de commenter l'actualité.

En cette soirée de novembre 1994, le journaliste revenait sur l'affaire Jean-Claude Romand, annonçant que la reconstitution du crime avait eu lieu le jour même. Le récit des faits faisait mention, entre autres détails sordides, de ces quelques mots qui avaient été retrouvés dans la voiture de l'accusé peu après qu'il ait essayé de se donner la mort : *Un banal accident et une injustice peuvent provoquer la folie. Pardon.* Je me souviens que, des années plus tard, au cours de mes études de droit, la résolution de cette affaire m'avait fait passer quelques heures d'intense concentration dans le décor uniforme de la bibliothèque universitaire. La problématique portait sur la frontière parfois ténue qui sépare l'acte de folie de l'acte criminel – *comment juger la folie ?* À force de noircir des copies d'extraits de doctrine et de jurisprudence, j'avais conclu que vouloir à tout prix résoudre cette question était le moyen le plus sûr de devenir tout à fait fou.

J'étais donc assise en tailleur sur le tapis du petit salon et j'écoutais d'une oreille attentive les

élucubrations de mes parents sur la nature de l'espèce humaine :

« L'homme est vraiment la pire des espèces, assurait ma mère.

– T'as raison, Mijo ! répondit mon père. Et pis j'avais t'dire... l'humanité n vaut pas un clou ! Quand on voit les miracles que produit la nature, on se demande ce qu'il s'est passé dans la Création le jour où le bon Dieu s'est mis à fabriquer les hommes ! Avec celui-là, on aura tout vu ! »

Et toi, mamie, qui, lorsque tu te décidais à parler n'étais pas avare en traits d'esprit, tu avais rétorqué, dans ton coin :

« Mon cher Henri, tant qu'on n'a pas tout vu et le contraire de ce qu'on a vu, on n'a rien vu. »

Il est vrai que rien, absolument rien, ne suscitait chez toi un quelconque étonnement. Cette sensation fugace de déjà-vu qui nous habite par moments semblait modeler chaque seconde de ta vie et ton appréciation de toutes les turpitudes du monde. Tes yeux espiègles trahissaient certes ta curiosité, parfois ton sens de l'humour, mais jamais un sentiment qui put s'apparenter à de la surprise, de la stupéfaction ou de l'émerveillement. Pour toi, la distance était la juste mesure en toute chose ; d'un côté le réel, de l'autre ton acharnement à t'en extraire. Aucune circonstance, même fâcheuse, n'aurait pu venir perturber ta détermination à tourner la page, contrarier

le rythme de ta fuite frénétique au cœur de ton empire de papier.

Mon père disait toujours : « Ta grand-mère, c'est un monument ! » et cette phrase tourbillonnait dans ma tête, parce que je cherchais à quel monument tu pouvais bien ressembler. C'était fascinant, tu m'apparaissais aussi étrange et mystérieuse qu'un personnage du film *L'Histoire sans fin* et je n'aurais voulu t'échanger pour rien au monde, malgré ta bizarrerie, tes absences prolongées, ton désintérêt manifeste pour la vie telle qu'elle va, ta manie de projeter tout ce qui bouge au second plan de ton film muet. Il y a toutes sortes de murailles et de solitudes en ce monde ; les tiennes étaient savamment élaborées, façonnées dans la pierre la plus dure qui soit. Tu étais finalement assez semblable à la forteresse de Rheinfels qui se dressait sur l'une des cartes postales que mon père nous avait envoyées d'Allemagne : une forteresse très bien architecturée qui, à en juger par la taille de ses parties monumentales, ne datait pas d'hier...

Tout le jour, tu restais assise, sans rencontrer personne d'autre que les personnages de tes romans. Je tentais quelques incursions pour te distraire ; tantôt tu levais la tête, tantôt tes yeux roulaient dans leurs orbites et se dirigeaient vers moi, mais tu replongeais aussitôt dans ton livre, ne perdant jamais le fil de ton dédale romanesque. Tu étais, comment dire... cloîtrée dans une sorte de couvent intérieur, silencieuse comme

la mort. Tu m'intriguais au plus haut point. J'essayais bien d'obtenir quelques informations en questionnant ma mère: « Pourquoi elle ne parle pas, mamie ? Pourquoi elle a toujours l'air triste ? Pourquoi elle lit tout le temps ? » Elle m'opposait sans cesse la même réponse: « Je ne sais pas vraiment, ce sont des histoires de grands. » À sa manière insistante de me regarder, je voyais bien qu'elle savait; elle savait que « les histoires de grands », c'était précisément mon affaire, que je voulais tout connaître, tout comprendre, accéder à toutes sortes d'explications pourvu qu'elles ne soient pas de mon âge.

Jouer aux grandes personnes me paraissait facile. J'avais dès mon plus jeune âge développé une aptitude à décortiquer le réel; le front plissé et l'air concentré, je m'exerçais à en faire une analyse minutieuse en m'appropriant toutes sortes de détails. Par exemple, j'avais remarqué que toi, mamie, tu entretenais une curieuse habitude: presque chaque matin, au petit déjeuner, tu ouvrais un nouveau pot de confiture. Lorsqu'au cours de la journée tu t'échappais en quête de nouveaux livres, tu en profitais pour rapporter les petits pots Bonne Maman en ribambelle de quatre ou six, avec des goûts différents: fraise, abricot, figue de Provence, cerises du Lubéron, cueillette d'été ou saveurs automnales... Ton besoin de changement devait s'exprimer jusque dans tes expériences gustatives et envahir tout le premier compartiment du réfrigérateur.

Tu avais de drôles de manières, des attitudes bien

à toi : chasser les mouches à tout bout de champ avec un air agacé alors qu'elles vrombissaient par dizaines autour de toi, faire des froufrous avec ta jupe en roulant le tissu entre tes trois premiers doigts, lisser tes sourcils en tirant dessus – surtout quand tu réfléchissais. Mais le plus étonnant de tous tes traits restait ton rire : étouffé, à peine une vibration, un soubresaut, comme une petite voix intérieure qui se mettait à chanter lorsque tu prêtais l'oreille aux conversations en faisant mine de ne rien entendre.

Mon père affirmait aussi : « Ta grand-mère, c'est une encyclopédie vivante, on lui tape dans le dos, il en sort une définition. » Cela m'amuse de repenser à ces moments où, dans son bavardage intarissable, il s'arrêtait de parler en plein élan afin de s'assurer auprès de toi de la prononciation ou de l'orthographe d'un mot. Je ne sais par quel miracle, il parvenait en ta présence à contenir le débit de paroles qui sortaient de sa bouche. Assuré que tu ne chercherais pas à lui soutirer l'espace dont il avait besoin pour s'exprimer à son aise, il se sentait libéré de l'obligation de devoir tout dire, tout détailler ; il était allégé de la crainte de ne pas être assez écouté. Quel contraste entre vous deux ! Toi, réservée, silencieuse, un peu revêche, qui agissais comme si parler n'était qu'une façon d'embrouiller les choses. Et mon père, loquace et passionné, qui tentait d'éclaircir son esprit en jactant sans relâche. Tu aimais Henri, car il était un personnage de

conte : l'homme aux histoires incroyables. Une fois, tu l'avais même surnommé « le moulin », en déclarant : « Henri ? Il joue du crachoir sitôt que le vent souffle dans ses bronches ! »

Je me souviens qu'il avait profité de ta venue pour rédiger les courriers de réponse aux réclamations des clients qui s'entassaient depuis des semaines dans une boîte trop petite pour les contenir toutes. Les jours où il se sentait appelé à ses obligations administratives, il installait une table pliante dans la salle de jeux et s'attelait à la tâche fastidieuse, encouragé par ta compagnie réconfortante. « Dites, mamie, comment écrit-on *ceci ou cela* ? » Tu lui répondais toujours aimablement, mais aussitôt que ses interrogations devenaient trop insistantes ou que ton attention était accaparée par le dénouement d'une intrigue, tu coupais court en répliquant :

« Je suis flattée, cher Henri, de la confiance que vous m'accordez, mais mon utilité s'arrête où commence celle du dictionnaire.

– Comment ? s'offusquait-il. Nous voilà bien si on ne peut plus vous demander la signification ou l'orthographe d'un mot, alors que vous passez vos journées à démêler l'alphabet ! »

Il repliait la table et s'en allait, vexé.

Ainsi les lettres de réclamation continuaient à s'accumuler et restaient sans réponse.

VINT LE MOMENT DE TE RAMENER CHEZ TOI après deux mois que tu logeais à la maison. La route d'Argenteuil à Villedieu-sur-Indre était longue et la SNCF refusait de te laisser monter à bord depuis le jour où tes valises avaient occupé plus de quatre mètres au sol d'un compartiment. Ta manie s'était empirée et le train était devenu un moyen de locomotion inenvisageable. Qu'allions-nous faire de tes montagnes de bouquins ? Nous ne pouvions pas les garder, ma mère se serait empressée de s'en débarrasser, direction Gibert, sans tri et sans détour. Quand elle était prise de folie ménagère, elle pouvait être une véritable tornade.

Mon père, toujours disposé à rendre service, proposa de te raccompagner en voiture, ce qui permit de rapatrier en un seul voyage six cartons de livres, plus sept autres qu'on avait récupérés chez l'oncle Victor où tu avais passé une partie de l'été. Le libraire de la rue de Champguerin, qui s'était habitué à tes visites et sans

doute aussi à ton portefeuille, allait te regretter. C'était ainsi, tu ne pouvais pas rester chez nous éternellement.

Durant deux jours, je trépignais pour être du voyage. Je me plierais en quatre s'il le fallait, mais je ne voulais pas que ça s'arrête là sans que j'aie la possibilité, au moins une fois, de pénétrer dans ton univers, de voir où tu vivais, de visiter ta maison hantée, forcément peuplée de fantômes comme toi. Mais rien ne parut vous émouvoir, pas même quelques sanglots simulés. Un matin, vous avez pris la route, le coffre chargé à bloc. Je retournai à la salle de jeux qui m'apparaissait vide et sans intérêt ; les moutons de poussière agglutinés par endroits délimitaient les espaces où tu avais consciencieusement empilé, jour après jour, tes sujets de réflexion et de distraction. Je me sentais d'humeur maussade et décidai de faire place nette en effaçant les dernières traces de ton passage. Le menton appuyé sur le balai, je regardais par la lucarne les allées du jardin d'où tu étais partie pour de bon. La lumière blafarde de ce matin d'hiver écrasait tout, les lueurs et les ombres, et moi, je ne t'avais jamais sentie aussi présente que ce jour sans éclat de ton absence réelle.

Presque une année s'était écoulée depuis ta venue, sans qu'on entende plus parler de mamie Loulou. Je pensais à toi par moments, mais je ne m'étonnais pas que nous n'ayons jamais de nouvelles. Sitôt rentrée chez toi, tu avais dû te calfeutrer comme un petit

rongeur préparant son terrier pour l'hiver, sauf que toi, tu hibernais même en été, toute seule dans ta maison de Villedieu-sur-Indre.

Depuis la mort de papi, dix-sept ans plus tôt, tu avais dû y creuser des galeries si profondes qu'il aurait été vain de vouloir t'y rencontrer. J'essayais de me représenter la pièce où tu t'étais établie, ton antre plein d'un calme noir. Je n'imaginai pas que tu puisses avoir d'autres occupations : des amis ou des voisins qui passent te voir à l'improviste, une balade en forêt, une sortie les jours de marché, le téléphone qui sonne, la cuisine qui fume, le jardin qui s'épanouit avec le retour du printemps et la montée de sève prévenant la fin de la dormance. Tout cela, qui appartient au monde réel, tu le vivais entre les lignes – donc tu ne le vivais pas vraiment. Ton caractère taciturne empreint d'ombres et de mystères mettait tout à distance.

L'été s'écoulait paisiblement, mais tu étais partie en songes, loin des hommes déterminés à occuper le monde de leur minuscule importance, des femmes déployant leur linge dans l'air bleu du ciel, des enfants radieux en juillet et de leurs rires qui éclaboussent.

L'automne venu, j'espérais que tu passerais quelques temps à la maison, pour mon anniversaire. D'autant que je m'ennuyais ferme. Mon père s'était absenté pour ses traditionnelles foires de saison, il reviendrait se poser à Noël avec un traîneau rempli de jouets, de bonshommes en bois, de bougies, de pain d'épices et

du gigantesque sapin aux reflets bleutés qu'il rapportait de Munich.

En attendant son retour, mon frère s'enfermait toute la journée avec sa PlayStation, héros d'un monde empli de créatures fantastiques. Quant à ma mère, je ne saurais dire à quoi elle s'occupait précisément; elle avait une façon singulière de papillonner d'une pièce à l'autre sans qu'on sache jamais ce qui retenait son attention. Personne ne se préoccupait de moi, si bien que je passais mes journées à traîner les pieds en attendant que quelqu'un vienne me divertir. J'avais bien quelques copines d'école, mais je ne supportais déjà pas les bandes; il fallait toujours qu'une chose arrive, un drame ou une intrigue pour pimenter les conversations. Je préférais me languir seule, même si cela induisait de tourner en rond comme une toupie.

Toujours est-il que je t'attendais et que tu n'es pas venue. Le jour de mon anniversaire, c'était la fête sans toi: gâteau au chocolat, ballons, cotillons et tout le reste. Même la tante Hélène avait fait le déplacement.

Au cœur des réjouissances, je pensais à toi en me demandant si tu aurais aimé être là et quel aurait été ton cadeau. J'étais bien loin d'imaginer qu'en soufflant sur mes neuf ans je soufflais aussi ta dernière bougie.

« MAMIE LOULOU EST MORTE. »

C'est ainsi que j'aurais dû commencer ton histoire, c'est par là que j'aurais dû ouvrir ton roman, tant ta mort aura été à ton image : fuyante, discrète, sans bruit. On t'a retrouvée au pied d'un escabeau, tu étais tombée en tentant d'attraper un livre trop haut perché pour tes membres fatigués. Ce qui devait arriver arriva, ni trop tôt, ni trop tard. La mort t'avait fauchée à l'aube, à l'heure des premiers levés au cri du coq ; cette heure matinale où le monde commence à s'affairer secrètement et où toi, tu avais tourné le dos au levant, définitivement.

Animée par les récits bibliques de mes années de catéchisme, j'imaginai que les défunts, comme le Christ, brillaient de tout leur éclat. Toi, tu étais seulement figée dans la mort par les soins de l'embaumement. J'avais donc neuf ans lorsque l'on t'a mise en terre et depuis

ce jour je crois que les cimetières protègent les morts et les vivants. On vient y chercher ce que les défunts ont laissé pour nous, leur dernière parole, leur dernière offrande. On nettoie leur demeure, on rafraîchit leur jardin tant on a le sentiment d'avoir manqué quelque chose. Ainsi, on tente de rassembler ce qu'ils ont dispersé de leur ultime souffle. Mais ce que l'on n'a pas su donner à la vie, la mort ne peut nous le rendre. Peu d'entre nous quittent ce monde avec le sentiment d'avoir vraiment vécu. Et, beaucoup de fantômes errent à la recherche d'un présent à mettre au pied du cercueil.

Tu es partie au mois d'octobre, et au printemps de l'année suivante, nous nous sommes rendus chez toi afin de faire l'inventaire de tes affaires; ma mère et ses six frères et sœurs au rendez-vous de ta défaite. Car il s'agissait bien d'une défaite, n'est-ce pas ? On ne meurt pas à soixante-neuf ans en pleine forme, même au soir d'une rude journée, en tombant bêtement d'un escabeau de trois ou quatre marches seulement ! Si tu avais été moins sauvage, petit animal, on t'aurait secourue, c'est certain. Mais à t'isoler du monde ainsi, qui pouvait bien se douter que tu étais en détresse ? Nous nous sommes retrouvés avec mes oncles, tantes et quelques cousins dans cette maison que j'avais tant imaginée. Quel tas de poussière, je n'en revenais pas. De ma vie, je n'avais jamais vu une mesure pareille ! On ne peut pas dire qu'elle était délabrée, non, mais

plutôt qu'elle semblait inhabitée depuis des lustres et comme recouverte par les ronces, à l'image des châteaux abandonnés dans les contes de fées. Il y régnait une atmosphère frissonnante et glacée, un trop-plein de désordre et de vide à la fois. Je revoyais ce pauvre Geppetto, prisonnier dans les profondeurs, à l'intérieur du ventre de Monstro ; il ne faisait aucun doute que tu avais habité ta maison à la manière de ce vieux naufragé vivant sur son radeau de fortune. Mais au point de l'histoire où il avait été secouru, toi, tu t'étais laissée engloutir entièrement.

ON PÉNÉTRAIT DANS TA DEMEURE par une porte branlante, après avoir escaladé deux blocs de pierre mal équarris qui faisaient office de marches. La maison s'ouvrait au-devant par deux fenêtres munies de persiennes ; elle avait, de l'extérieur, un charme propre aux maisons paysannes du Berry. On entrait directement dans le séjour, puis on accédait aux autres pièces en déambulant péniblement à travers un tas de meubles en bois sombre amoncelés anarchiquement, quelques fauteuils et deux canapés recouverts de tissus poudreux ; le simple fait de s'y asseoir faisait s'envoler des nuages de poussière. L'intérieur avait l'aspect cafardeux des habitations à l'abandon ; celle-ci, claquemurée, semblait avoir été délaissée de ton vivant.

Dans la cuisine, tu avais dressé ton plus beau service d'ordre : des bouteilles d'huile périmée se disputaient un bout de table vermoulue avec des morceaux de faïence en pagaille, des Tupperwares couverts de grain, des papiers et coupures de journaux empilés, des chiffons